

---

## Partie I : Espaces conquis, espaces d'ailleurs

---

### **LA PÊCHE EST AU BOUT DU JARDIN... DEUX ÎLES, HIER ET AUJOURD'HUI**

Nathalie DESSE-BERSET\*

#### **Résumé**

*Les tableaux fauniques obtenus après détermination des restes osseux de poissons permettent parfois de cerner l'étendue de l'espace humain. Deux îles éloignées géographiquement et culturellement nous offrent l'image d'une relation spatiale homme-animal comparable, aujourd'hui et il y a 5 000 ans. Les observations faites sur les méthodes de pêche actuelles de deux sites côtiers, Ponthezières à Oléron (Néolithique final) et Qala'at al-Bahrein, l'ancienne Dilmoun, dans le golfe Arabo-Persique, nous montrent une utilisation identique de l'espace côtier, avec l'exploitation de pièges à poissons à marée basse.*

#### **Summary**

**Fishing at the end of the garden... Two islands, yesterday and today.**

*Sometimes the faunal tables obtained by determination of fish bone remains make it possible to grasp the extent of human space utilization. Two geographically and culturally distant islands give the picture of comparable man-animal spatial relationships, today and 5 000 years ago. Observations concerning the present fishing methods of two coastal sites, Ponthezières at Oléron (final Neolithic) and Bahrain, ancient Dilmoun, in the Arabo-Persian Gulf, show the same use of coastal space, with low-tide utilisation of permanent fishtraps.*

---

#### **Mots clés**

*Ethnoarchéozoologie, Archéoichthyologie, Pièges à poissons, Bahrein, Oléron.*

---



---

#### **Key Words**

*Ethnoarchaeozoology, Archaeoichthyology, Permanent fishtraps, Bahrain, Oléron.*

---

L'un des aspects les plus anciens de l'exploitation des ressources marines est sans nul doute la pêche à pied.

Attestée depuis des millénaires, elle est encore pratiquée de nos jours, un peu partout sur la planète, et va du simple ramassage à des installations très élaborées, comme certains pièges à poissons.

Les éléments permettant de connaître les méthodes de pêche utilisées dès la préhistoire sont peu nombreux ; les objets en matière végétale, tel que filets, nasses, hameçons ont pratiquement tous disparu, sauf dans les sites en milieu humide.

Quant aux poids de filet, ils sont la plupart du temps difficiles à interpréter ; l'utilisation, de nos jours encore, de simples pierres liées suffit à démontrer que la majorité de l'information est perdue.

Pour les époques antérieures à l'écriture, l'os constitue la seule source réelle d'information, mais la présence de données textuelles ne signifie pas pour autant que l'on mentionnera les méthodes de pêche ou les espèces consommées.

En effet, même quand le poisson représente l'essentiel de l'alimentation des hommes et des animaux, les sources écrites restent la plupart du temps peu explicites sur le sujet.

En donnant des indices sur le biotope des poissons, l'examen des listes d'espèces attestées sur un site, établies à partir des ossements déterminés, est donc le seul moyen permettant de déduire les méthodes de pêche utilisées pour leur capture, car on ne pêchera pas de la même manière un poisson benthique (vivant sur le fond) ou pélagique

---

\* Laboratoire d'Archéozoologie, CRA-CNRS, 250 rue Albert Einstein, Sophia Antipolis, 06560 Valbonne, France.



**Fig. 1 :** Qatar, pièges à poissons en pierre (maskar) vus d'hélicoptère (photo N. Desse-Berset).



**Fig. 2 :** Koweït, piège à poisson (photo W. Mourey).



**Fig. 3 :** Bahreïn, piège à poisson près de Qala'at al-Bahreïn (photo N. Desse-Berset).

(de haute mer) ; l'analyse du tableau faunique permettra ainsi de savoir si l'homme a usé d'embarcations, ou s'il a pu au contraire pratiquer une pêche à pied.

L'observation de certaines méthodes traditionnelles de pêche, comme les pièges à poissons, et les captures qu'ils permettent de nos jours encore représentent une source d'information complémentaire, dans la mesure où ils illustrent une exploitation du paysage dans lequel l'homme et l'animal se partagent le même espace.

Ces pièges existent encore dans le monde, mais ils ont un peu partout atteint la phase ultime précédant l'abandon définitif, quand ce n'est déjà fait : le travail d'entretien et de restauration n'est plus justifié en regard des rares captures effectuées. Aussi est-il urgent d'enregistrer ce qui est encore visible, et de collecter les informations orales et de fraîche mémoire.

### De Bahreïn...

Il en est ainsi dans le golfe Arabo-Persique (à Qatar : fig. 1 ; à Koweït, fig. 2) et dans l'île de Bahreïn (fig. 3) en particulier, où, dès le 5<sup>e</sup> millénaire et jusqu'à nos jours, le poisson représente la principale source de protéines animales consommées.

L'environnement offre en effet des conditions idéales pour une pêche côtière et l'installation de pièges :

- Les côtes y sont basses sur une grande distance et les eaux sont caractérisées par une faible profondeur sur une grande distance (entre 2 et 10 m sur une cinquantaine de kilomètres de la côte vers le nord) ; les marées sont importantes (2,5 m de marnage) ; enfin, l'existence de nombreux récifs coralliens, le mélange d'eaux douces et salées, ainsi que les conditions thermiques, déterminent une exceptionnelle richesse halieutique (Sanlaville, 1988).
- Les écosystèmes côtiers y sont très variés et fertiles : herbiers, récifs coralliens et mangroves sont en effet les écosystèmes marins les plus productifs, car ils donnent abri et nourriture aux jeunes poissons (Al-Alawi, 1989). La pêche à Bahreïn est principalement démersale, c'est-à-dire que l'essentiel des espèces capturées vivent sur les fonds.

Le nord de Bahreïn est occupé par une plaine basse qui a été, dès la plus haute antiquité, la principale zone d'occupation humaine et le foyer économique de l'île. De nombreuses sources y affleurent mais l'abaissement contemporain de la nappe phréatique ne permet plus d'en déceler que les traces (Salles, 1984).

Ces sources artésiennes, jaillissantes, ont permis des installations sédentaires précoces et importantes

(Sanlaville, 1988) et ont fait du nord de Bahrein une zone fertile, où d'immenses palmeraies recouvraient une bonne partie des terres jusqu'à une période récente. Cette fertilité était déjà connue dans l'antiquité. Théophraste évoque les mangroves de la côte orientale de l'île, les nombreuses sources d'eau douce et l'irrigation des jardins (H. P., IV, 7, 7-8, repris par Plinie, H. N., XII, xxi-xxiii, 38-40. In : Salles, 1988, p 88, note 39) et Flavius Arrien, dans son histoire d'Alexandre (livre VII, 20, 2), en parle ainsi : "L'île se trouvait éloignée de l'embouchure de l'Euphrate d'une journée et d'une nuit de navigation par vent favorable ; elle s'appelait Tylos ; elle était grande et, dans sa majeure partie, sans escarpements et sans forêts, mais propre à porter les fruits cultivés, et tous les produits saisonniers."

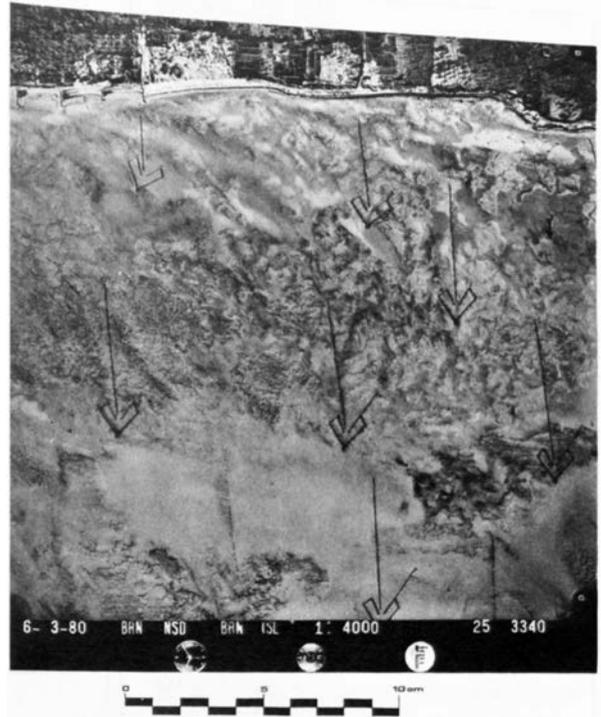
Le palmier-dattier est vital et omniprésent ; tout en lui est utilisé : ses fruits, ses stipes, son tronc, ses fibres ; de l'alimentation aux matériaux de construction, ses éléments sont totalement exploités, pour des activités tant agricoles (maisons, clôtures, corbeilles) qu'halieutiques (filets, nasses, bateaux, et pièges à poissons).

C'est sur cette côte nord que se situe Qalat al Bahrein ; le site, découvert et fouillé par une équipe danoise sous la direction du professeur Glob et de G. Bibby de 1953 à 1978, fut repris par la mission archéologique française, actuellement dirigée par P. Lombard. Les installations humaines y sont attestées dès le 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, jusqu'à l'époque islamique (Lombard et Kervran, 1989), et, tout au long de ces 5 millénaires, la pêche a joué un rôle fondamental dans l'économie alimentaire des anciens habitants, ainsi que l'attestent les milliers d'ossements de poissons mis aux jour par les archéologues.

Ces os constituent la source essentielle d'information concernant la pêche.

En effet, la littérature suméro-akkadienne est pauvre en informations sur le sujet, et aucun texte de Dilmoun, l'ancienne Bahrein, n'y fait allusion (André, 1989), alors que d'autres produits marins, plus précieux, comme les perles, le corail, l'écaïlle de tortue sont mentionnés. Dans son ouvrage consacré à la pêche en Mésopotamie, l'épigraphiste Salonen cite de nombreux termes sumériens désignant des espèces de poissons, pour nous difficiles à identifier, ainsi que des engins de pêche tels que nasses, filets, lignes et pièges (Salonen, 1970).

Un terme nous semble même désigner un piège à poisson dans le vocabulaire vernaculaire sumérien et correspondre aux actuels "haddrah", véritables barrages de palmes qui retiennent les poissons quand la marée se retire (il s'agit du terme DURUN, gishparru (Salonen, 1970 ; Civil, 1961, ligne 104 : "a fish who knows to escape the fences of a fishtrap").



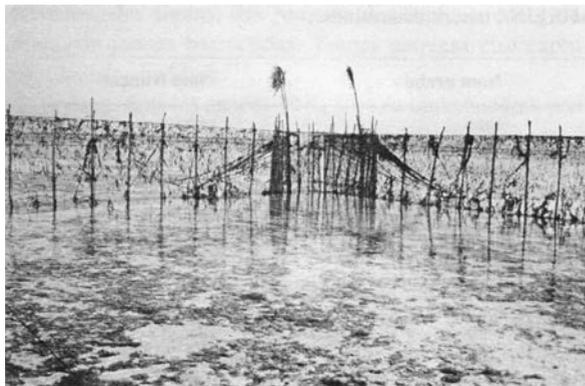
**Fig. 4** : Photo aérienne des haddrah, dans les environs du site de Qala'at al-Bahrein ; elles sont disposées sur 3 lignes, occupant toute la zone de l'estran. Chaque piège mesure de 200 à 400 m de longueur, et leur disposition est fonction du courant local et du vent dominant. On aperçoit au sol les traces de pièges anciens, abandonnés (photo aérienne, IGN).

Ces haddrah sont très nombreuses tout autour de l'île ; visibles à marée basse, et souvent encore en fonction, elles sont l'aboutissement d'une longue connaissance du milieu : des marées, des fonds, des courants et des vents dominants. De grande taille - entre 200 et 400 m de long-, elles s'étendent sur les 2 km et demi de côte découverts par la marée (fig. 4). Leurs plans présentent des variations de forme (fig. 5a, b, c), mais le principe de leur fonctionnement reste le même : les poissons, venus avec la marée, repartent à marée descendante, selon les courants, et se font piéger à la pointe de la flèche, dans l'espace terminal (le "sir", fig. 6). Dans cette chambre circulaire et close par deux vantaux ne laissant qu'un étroit passage de quelques cm, le niveau de l'eau n'est jamais inférieur à 30 cm, de telle sorte que les poissons prisonniers y demeurent vivants.

Les haddrah portent chacune un nom, ont un propriétaire et se transmettent par héritage (Serjeant, 1968). Elles sont totalement liées à l'exploitation du palmier-dattier, et sont le fait, non de pêcheurs, mais de cultivateurs.



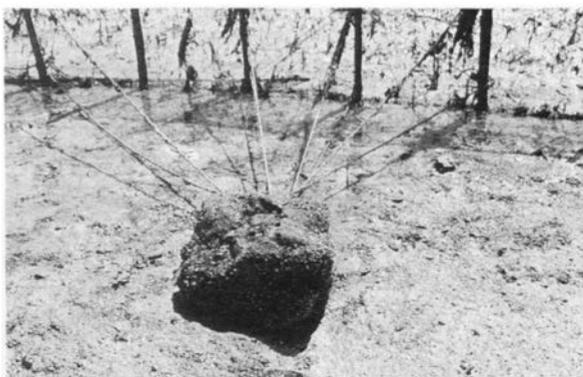
**Fig. 5** : Différents plans de pièges toujours attestés à Bahrein (Echelle : 1 cm = 300 m ; orthophotoplans du Survey Directorate, Ministry of Housing, State of Bahrain. Publié en 1990) : a) côte nord = même type de pièges que ceux de la fig. 4 ; non loin de Ras al Qal'ah, à 600 m de la côte, le village de Karranah, dont les habitants sont les propriétaires des haddrah situées près du site archéologique ; b) d'autres types de pièges, les "maskar", sont construits en pierres prises *in situ* sur le platier corallien ; ils sont proches de ceux de Qatar (fig. 1). Le "sir" est en matière végétale et grillage métallique (comme ceux de la fig. 5a) ; c) sur la côte ouest de l'île, les pièges sont construits selon un plan différent, tenant compte des courants et des vents.



**Fig. 6** (ci-dessus) : Haddrah, vue de l'intérieur ; au centre, l'enclos terminal, le "sir" ; les deux palmes, fixées de part et d'autre des vantaux, signalent la présence du piège à marée haute (photo N. Desse-Berset).



**Fig. 7** (en haut à droite) : Villageois de Karranah, allant dans leur haddrah (photo N. Desse-Berset).



**Fig. 8** (ci-contre) : Ancrage au moyen d'une grosse pierre, qui s'enfonce peu à peu dans le sable et assure ainsi la tension de la palissade (photo N. Desse-Berset).

Tout en effet, de la matière première à l'outillage, et jusqu'aux petites carrioles attelées d'ânes tirant leur charge aussi bien sur les routes que dans l'eau, donne l'image de la mer cultivée comme un jardin, de la mer-prolongation de la palmeraie (fig. 7).

Ces constructions permanentes, très élaborées, nécessitent un entretien contraignant et méticuleux, dans des conditions difficiles puisque création ou entretien ne peut se faire que dans le court laps de temps où la mer est basse, soit une à deux heures par jour.

Les pièges sont constitués de longues palissades, auparavant faites de stipes de palmier et de filets de fibres végétales, aujourd'hui remplacés par des bambous importés d'Inde et du treillis métallique, qui résistent plus longtemps à l'eau de mer. Les parois sont fixées de part et d'autre par des tendeurs, eux-mêmes ancrés au sol par des pitons de métal enfoncés dans le substrat, ou par de grosses pierres qui s'ensablent d'elles-mêmes rapidement (fig. 8).

Placées dans le sens du courant, ces cloisons incitent les poissons à les longer, et les amènent irrésistiblement à

la pointe de la flèche, dans l'enclos terminal (le "sir"), dans lequel ils pénètrent par un étroit passage. On les capture alors à l'aide d'un filet court tendu entre deux baguettes (le "saliyah").

S'ils ne sont pêchés, ils y resteront prisonniers jusqu'à la marée suivante.

Autrefois, les pièges étaient entièrement rasés chaque année, au début de l'été, et reconstruits en septembre. Les premières pêches étaient alors très fructueuses, car les poissons s'approchaient des côtes sans méfiance.

L'usage de pièges est sans doute très ancien dans la région, et on en doit une description à Flavius Arrien (toujours dans son Histoire d'Alexandre, livre VIII, 29, 12), qui décrit ainsi la côte des ichthyophages, située dans l'actuel Baluchistan :

"Ces ichthyophages se nourrissent de poisson : d'où leur nom. Mais peu d'entre eux le pêchent, car peu d'entre eux possèdent des bateaux équipés pour cela ; ils ont su trouver une technique pour prendre le poisson : dans la plupart des cas, c'est la marée descendante qui le leur fournit. Certains fabriquent même des filets pour cette sorte de

Tableau 1 : QALA'AT AL-BAHREIN : taxons déterminés.

Famille	Genre/Espèce	Nom arabe	Nom français
Léthrinidés	<i>Lethrinus nebulosus</i> <i>Lethrinus elongatus</i>	shari sulli	empereur empereur
Sparidés	<i>Acanthopagrus bifasciatus</i> <i>A. berda</i> <i>Argyrops spinifer</i> <i>Diplodus sargus</i> <i>Rhabdosargus haffara</i> <i>Sparidentex hasta</i>	faskar she'em kofar emshawah gorgofan sobaity	pagre double-bande pagre spare royal sar sargue spare sobaity
Serranidés	<i>Epinephelus multinotatus</i> <i>E. tauvina</i>	burtam hamour	mérou mérou
Carangidés	<i>Gnathanodon speciosus</i> <i>Alepes</i> sp.	rabeeb jinnees	carangue royale sélar
Siganidés	<i>Siganus</i> sp.	saffi, sanaffi	sigan
Belonidés	<i>Ablennes hians</i>	musuffaha, hagoul	orphie
Clupéidés	<i>Sardinella</i> sp.	oom, jwaf	sardine, sardinelle
Haemulidés	<i>Plectorhinchus sordidus</i> <i>Pomadasys stridens</i>	janam yimiam	diagramme grondeur
Lutjanidés	<i>Lutjanus</i> sp.	hamrah, naisarah	vivaneau
Mullidés	<i>Parupeneus</i> sp.	hummer	rouget
Scaridés	<i>Scarus</i> sp.	gain	poisson-perroquet
Scombridés	<i>Scomberomorus commerson</i> <i>Euthynnus affinis</i>	chanaad jibab	thazard rayé thonine
Sphyracnidés	<i>Sphyræna</i> sp.	dwailmeh	barracuda
Triglidés	<i>Lepidotrigla</i> sp.	firyal	grondin
Platycephalidés	<i>Platycephalus indicus</i>	wahar	platycéphale
Echénéidés	<i>Echeneis naucrates</i>	lazzaq	rémore
Ariidés	<i>Arius thalassinus</i>	chim	poisson-chat
Raies		lakmah	raie
Requins		jarjur	requin

pêche, dont la plupart atteignent dans les deux stades de long (c'est à dire 400 m). Ils les tissent en écorce de palmier, qu'ils tressent comme du lin.

Quand la mer se retire et abandonne la terre, cette dernière est vide de poissons la plupart du temps, si elle reste sèche ; mais là où elle forme des creux, elle retient un peu d'eau, et là il y a des poissons en abondance, la plupart petits, mais certains assez grands. Ils jettent leurs filets sur eux et les prennent".

Plus ancienne encore, la description de la côte de Babylonie par Diodore de Sicile (Bibliothèque historique, Livre III, XXII, 2 et 3) est encore plus détaillée et précise :

"Le long des grèves, ils dressent des roseaux serrés et entrelacés, de telle façon qu'on dirait un filet dressé le long de la mer. Sur toute la longueur de l'ouvrage, il y a une succession de portes, tressées à la manière de claies, et dont les gonds obéissent aisément aux mouvements que fait l'eau dans les deux sens. En se portant vers la terre au moment de la marée, le flot ouvre ces portes et, en se

retirant lors du reflux, il les referme. Il en résulte que chaque jour, au moment de la marée, les poissons entraînés avec les eaux depuis les fonds, s'engouffrent à travers ces portes et que, au moment du reflux, ils ne peuvent s'échapper avec les flots à travers les mailles du filet de roseaux. Aussi l'on peut voir parfois se former le long de l'océan des tas de poissons palpitants ; ramassés sans interruption par les gens préposés à cette tâche, ils leur fournissent une subsistance abondante et de grands revenus."

La plupart des espèces déterminées dans les niveaux archéologiques de Qalat al Bahrein (en cours d'analyse) sont identiques à celles qui sont toujours communes aux eaux basses de l'île (Al-Baharna, 1986) : elles sont démersales, c'est-à-dire qu'elles vivent sur les fonds. Ceux-ci peuvent être rocheux, sablo-vaseux ou constitués d'herbiers, et les espèces y sont différentes (tab. 1).

Celles qui vivent sur les fonds rocheux, près des récifs coralliens, sont les plus prisées. Ce sont principalement des mérous (fig. 9a), des empereurs (fig. 9b), des

daurades, des sigans, des rougets, des orphies, des grondeurs, de jeunes barracudas. Toutes peuvent être capturées dans les haddrah <sup>(1)</sup>.

Jusque dans les années 1970-80, une seule haddrah pouvait fournir 7 tonnes de poissons et de crevettes par année.

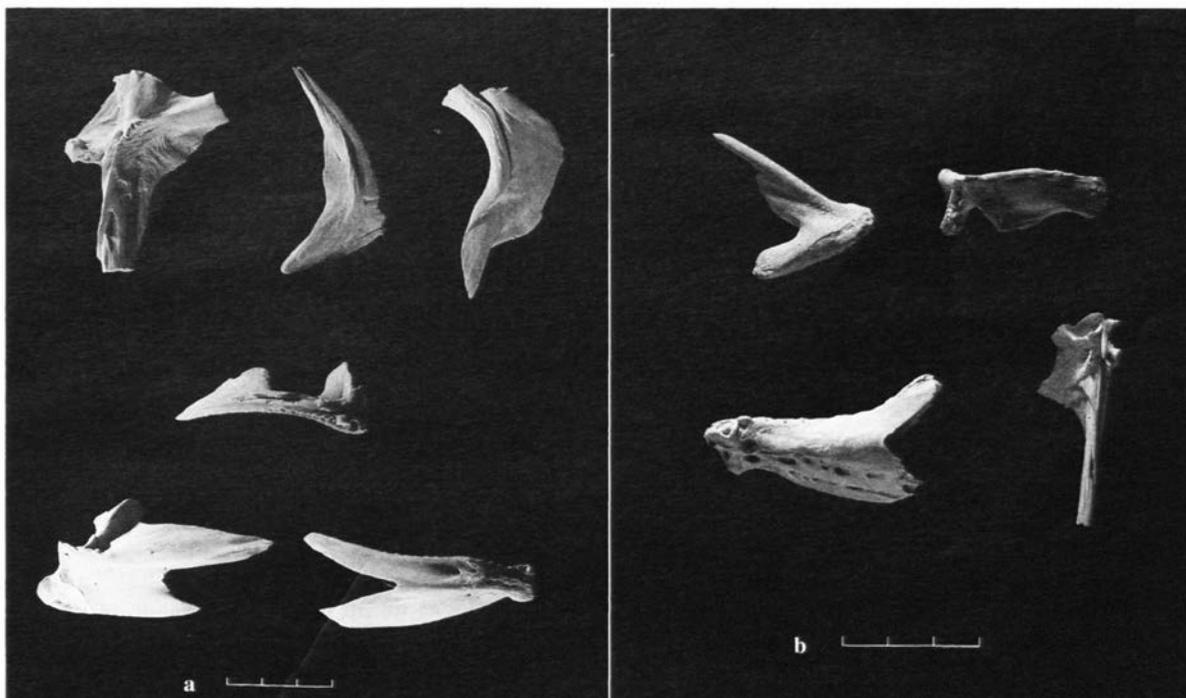
Aujourd'hui, cette production est très faible, comme l'attestent les faibles captures provenant de haddrah sur le marché de Manama.

Les eaux côtières peu profondes, particulièrement propices à l'installation de ces pièges, qui ont dû fonctionner durant des siècles, ont - malheureusement - rendu aisés les travaux de remblaiements destinés à conquérir de nouveaux territoires sur la mer : depuis les années 1970, la ligne de rivage est sans cesse repoussée ; le territoire de l'île est passé de 625 km<sup>2</sup> à près de 700 (Al-Alawi, 1989), et ce n'est pas fini.

Les plages naturelles sont détruites. A cela s'ajoute la pollution due aux déchets industriels et des phénomènes de surpêche. Les poissons sont moins nombreux et plus petits.

Le fort développement démographique, en accroissant les besoins de la population en poisson, ainsi que le remblayage des côtes, en modifiant les écosystèmes, font que cette méthode de pêche n'est plus rentable dans une économie moderne de consommation.

Les haddrah sont passées de 971 en 1978, à 535 en 1983, et leur déclin continue (Al-Alawi, 1989). Leurs propriétaires ont une profession, et les pièges à poissons deviennent une activité de loisir, peu à peu remplacée par une autre méthode de pêche traditionnelle beaucoup plus lucrative et qui évite l'entretien contraignant des haddrah : la pêche aux nasses (les gargours). Il est ainsi aisé, avec un petit bateau à moteur, de rejoindre les zones de pêche encore fécondes ; les espèces capturées de la sorte sont les mêmes espèces démersales que celles que l'on piégeait dans les haddrah et sont encore très abondantes dans les eaux situées à une cinquantaine de km des côtes (Desse-Berset, 1994, filmographie).



**Fig. 9 :** Qala'at al-Bahrein, os de poissons (Photo : J. D. Strich) :

**a :** *Epinephelus* sp. (le m<sup>er</sup>ou) : hyomandibulaire, préoperculaire, cléithrum, prémaxillaire, articulaire et dentaire.

**b :** *Lethrinus* sp. (l'empereur) : prémaxillaire, maxillaire, articulaire et hyomandibulaire.

<sup>(1)</sup>Seuls les Scombridés ne se pêchent pas de nos jours dans les haddrah, mais ils sont très faiblement représentés sur le site ; ils semblent d'ailleurs surtout présents dans les niveaux islamiques ; les deux espèces mentionnées sont semi-pélagiques et côtières, et ont pu être pêchées au moyen de lignes.

## ...à Oléron

A quelques milliers de km, sur l'île d'Oléron, dans un écosystème bien différent, l'habitat arténacien de Ponthezières - site du Néolithique final-, s'étend à 2 km de la ligne de côte, séparé de cette dernière par un cordon dunaire. Découvert dans les années 60 par Roger Joussaume, il fut repris en 1986 par Luc Laporte (Laporte, 1994). Les données concernant l'exploitation des ressources marines sur la façade atlantique à la fin du Néolithique sont rares, voire inexistantes.

A Ponthezières, les ressources du littoral ont été largement utilisées : coquillages pour l'alimentation et la confection de perles, pierres de l'estran et galets calcaires pour la construction et l'outillage.

Le site a livré des dizaines de milliers de coquillages (Gruet, 1992), principalement des patelles et des bigorneaux provenant des côtes rocheuses de l'île, à proximité du site. Ces côtes offrent de larges estrans rocheux avec des chenaux d'écoulement plus sableux. La morphologie des roches et l'orientation des couches géologiques se prêtent particulièrement à l'installation de pièges naturels pour les poissons, et ont été mises à profit pour l'installation d'écluses.

### La pêche dans les écluses

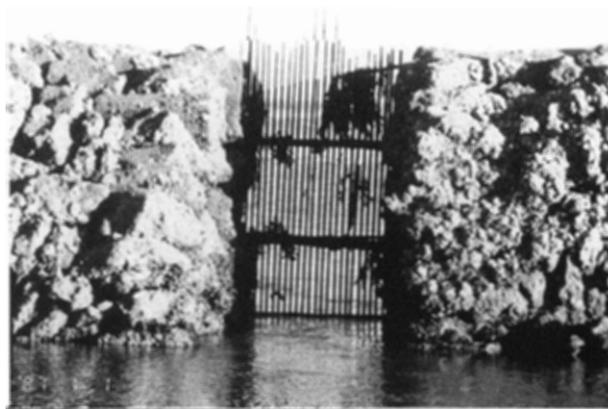
L'île d'Oléron et l'île de Ré ont conservé jusqu'à nos jours une méthode de pêche sans doute très ancienne, et attestée par les textes dès le 14<sup>e</sup> siècle : la pêche aux écluses. Ces écluses existaient sur divers cours d'eau à l'intérieur des terres, et sont mentionnées dès le Xe siècle. Des pièges analogues, appelés "goragau", sont signalés au nord du pays de Galles et remonteraient à l'époque romaine, voire néolithique (Boucard, 1984).



**Fig. 10 :** Saint Denis d'Oléron, écluse du Boyard (453 ares), à marée montante ; sur l'estran, des pêcheurs à pied. (photo N. Desse-Berset).



**Fig. 11 :** Saint Denis d'Oléron, écluse du Boyard, à marée basse ; on voit les ouvertures sur le large, les bouchots, au nombre de 4 ; à leur gauche, sur le bras, une perche de 3 m, obligatoire, signale aux bateaux la présence de l'écluse, qui disparaîtra entièrement sous l'eau à marée haute. A l'intérieur de l'écluse dans la foue, on aperçoit des bancs d'huîtres (captage à plat, directement sur pierre). (photo N. Desse-Berset).



**Fig. 12 :** Bouchot : traditionnellement en bois de tamaris, remplacé de nos jours par du métal. La largeur de l'espace entre les éléments était réglementée, afin de protéger les jeunes poissons, qui pouvaient ainsi s'échapper (photo N. Desse-Berset).

Ces pièges de pierre de très grande taille sont construits sur l'estran rocheux, avec des blocs qui en sont extraits (fig. 10) ; ils cernent un espace moyen de 4 à 5 ha, mais pouvant aller de 1 à 9 ha ; les murs, bien appareillés, mesurent de 1,50 m à 2 m de hauteur, et davantage encore en largeur ; ils sont verticaux vers l'intérieur, et arrondis vers l'océan. Ils comportent plusieurs ouvertures sur le large, - les bouchots -, traditionnellement faits en bois de tamaris, et de nos jours en fer (fig. 11 et 12). Ces ouvertures permettent à la mer de se retirer rapidement, et ainsi de surprendre le poisson.

# L'écluse

... les parcs de pierres seront construits de pierres rangées en forme de demi-cercle et élevés à la hauteur de quatre pieds ou plus, sans chaux, ciment, ni maçonnerie : et ils auront dans le fond, du côté de la mer, une ouverture de deux pieds de largeur, qui ne sera fermée que d'une grille de bois ayant des trous en forme de maille d'un pouce au moins en quarré, depuis la Saint Rémi jusqu'à Pâques et de deux pouces au quarré, depuis Pâques jusqu'à la Saint Rémi..."

ORDONNANCE DE COLBERT - 1681

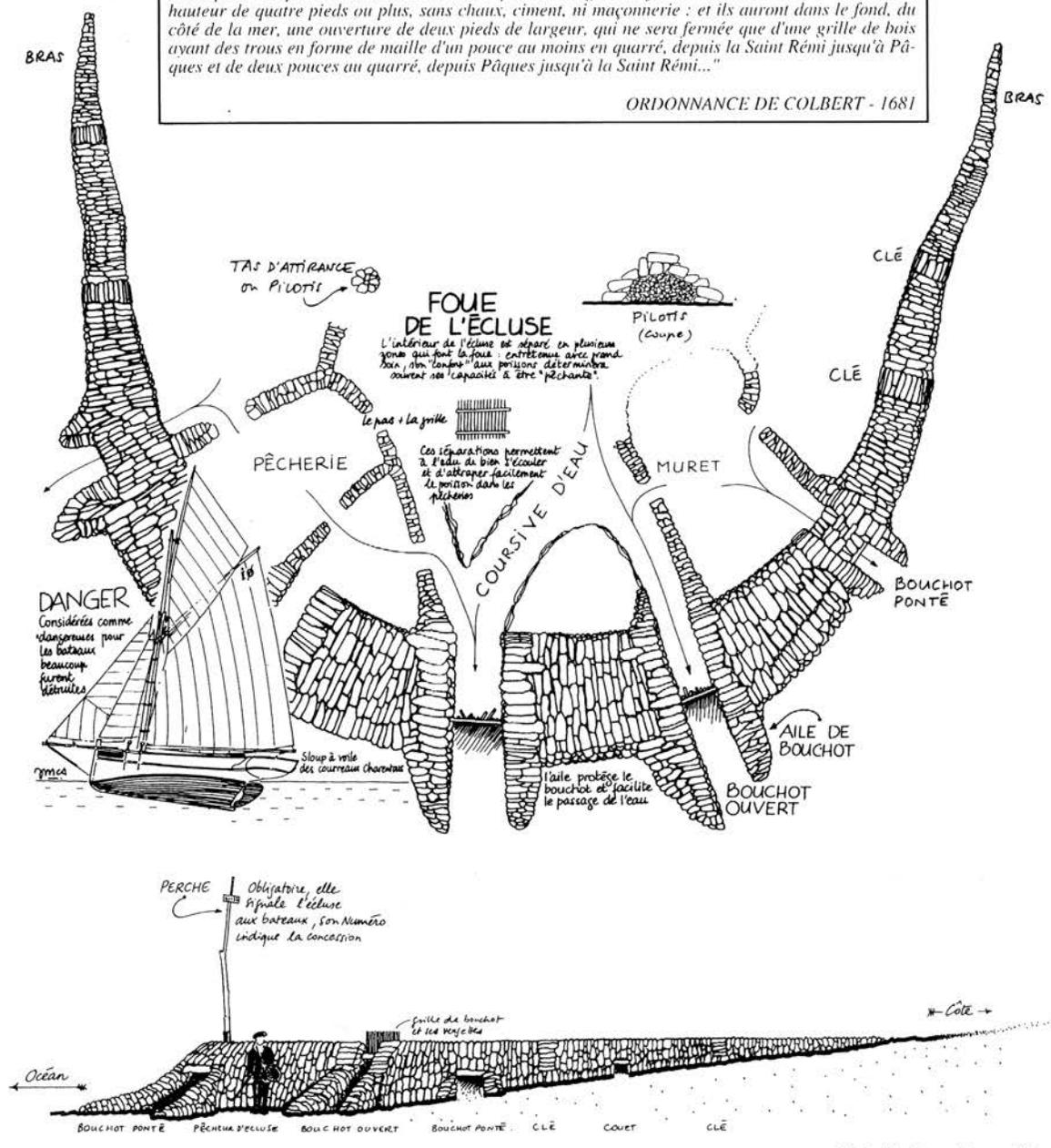


Illustration : J-M Chauvet d'Arcizas

Pied : 32,48 cm - Pouce : 27 mm

Fig. 13 : Plan et coupe d'une écluse. (Illustration : J. M. Chauvet d'Arcizas ; d'après Debande et Jugieau, 1992, avec leur autorisation).



**Tableau 2** : PONTHEZIÈRES : taxons déterminés et attestés dans les écluses.

Famille	Genre/espèce	Nom commun	Nom vernaculaire
Serranidés	<i>Dicentrarchus labrax</i>	bar	loubine, guignat
Mugilidés	<i>Mugil capito</i> ou <i>aurata</i>	mulet	muge ou meuille
Sparidés	<i>Sparus aurata</i> <i>Pagellus acarne</i>	daurade royale pageot	dorette acarne
Gadidés	<i>Merlangius merlangius</i> <i>Merluccius merluccius</i>	merlan merlu	léaud
Congridés	<i>Conger conger</i>	congre	
Pleuronectidés	<i>Pleuronectes platessa</i> <i>Psetta maxima</i>	plie ou carrelet turbot	fleuri targe
Acipenseridés	<i>Acipenser sturio</i>	esturgeon	créach
Rajidés	<i>Raja clavata</i>	raie bouclée	targe
Dasyatidés	<i>Dasyatis pastinaca</i>	raie pastenague	terre
Myliobatidés	<i>Myliobatis aquila</i>	raie aigle	terrefauche
Torpédinidés	<i>Torpedo sp.</i>	torpille	tremble
Squatidés	<i>Squatina squatina</i>	ange de mer	bourget, bourgeois
Carcharhinidés	<i>Galeorhinus galeus</i>	milandre ou hà	touille
Triakidés	<i>Mustelus mustelus</i>	émissole	touille

Les cultivateurs propriétaires d'écluses retirent de la mer le poisson pour leur nourriture, et le varech pour l'amendement de leur terre ; la pêche ou la collecte de coquillages à marée basse sont une activité d'agriculteurs, qui aménagent leurs écluses comme un jardin : les algues sont arrachées, ainsi que les pierres roulantes ; on crée des tas d'attirance, zones de pierres enserrant du varech et du sable, afin que les arénicoles et autres vers s'y développent ; les poissons remontant avec la marée s'y attardent et se retrouvent prisonniers à l'intérieur de l'écluse.

Les informations recueillies sur les différentes espèces pêchées dans les écluses (Boucard, 1984 ; informations orales) nous frappent par leur similitude avec celles du néolithique final.

A Ponthézières, les restes osseux de poissons consistent en 300 os déterminables anatomiquement, en sus d'un certain nombre d'esquilles non identifiables. Malgré le très mauvais état du matériel, et son faible nombre en regard de celui des restes mammaliens ou des coquillages, il nous est déjà possible de dresser un bilan du rôle de la pêche dans l'économie de ce site.

Les vertèbres (fig 15 a) représentent l'élément anatomique le plus fréquent (250) ; la détermination spécifique, souvent impossible en raison de l'usure, de la déformation ou de la fragmentation de ces vertèbres, a nécessité l'usage systématique de la radiographie. Cette méthode montre ici toute sa validité, et permet dans bien des cas une détermination de l'espèce, impossible par les méthodes morphoscopiques traditionnelles (Desse et Desse, 1983).

Les espèces les plus fréquemment identifiées sont le bar et le mulet, par des vertèbres, mais aussi des ossements crâniens. Les daurades royales sont également attestées par des vertèbres et des dents molariformes caractéristiques de cette espèce (fig 15 b).

Citons encore, plus faiblement représentés, le congre, le merlan, le merlu et les poissons plats (Pleuronectes), tels la plie ou carrelet et le turbot (Tab. 2).

Le groupe des Chondrichthyens est représenté par une vingtaine de vertèbres ; là encore, seule la méthode radiographique autorise une diagnose spécifique, et permet de déterminer plusieurs espèces de raies et requins : la raie bouclée (*Raja clavata*), la raie pastenague (*Dasyatis pastinaca*), l'ange de mer (*Squatina squatina*), l'aigle de mer (*Myliobatis aquila*), le milandre (*Galeorhinus galeus*), l'émissole (*Mustelus mustelus*).

Un élément dermique de raie bouclée (*Raja clavata*) a également été retrouvé (fig 15c) ainsi que des dards de raie-pastenague.

Enfin, un animal devenu rarissime aujourd'hui dans les eaux d'Oléron, l'esturgeon commun (*Acipenser sturio*), est attesté par 37 fragments de plaques dermiques. Plusieurs de ces éléments appartiennent à des individus de très forte taille (fig 15d). S'il est très rare de nos jours, l'esturgeon était parfois capturé dans les écluses, et certains pêcheurs d'écluses s'en souviennent.

Les rares écluses encore entretenues de nos jours permettent, grâce au témoignage de leurs propriétaires et aux informations recueillies, d'avancer l'hypothèse d'une

pêche à pied, peut-être au moyen de pièges à poissons du même type.

Elles permettent en outre une autre estimation : celle du caractère saisonnier du passage de certaines espèces. En effet, le très mauvais état des os ne permet pas de procéder à la lecture des lignes d'arrêt de croissance sur les vertèbres (Desse et Desse-Berset, 1992).

### Saisons de capture

D'après les observations de pêcheurs contemporains, les écluses peuvent être exploitées toute l'année, avec deux périodes particulièrement favorables : le printemps (avril-mai), avec le passage des poissons "nouveaux", et l'abondance de bars, d'orphies et de torpilles, et l'automne (septembre-octobre), avec le passage de bancs de mulets et d'aloses. Durant l'été, des daurades royales de 2 à 5 kg viennent consommer des moules ; les requins sont capturés pendant les périodes de chaleur.

En hiver, enfin, on pêche anguilles, mulets, merlans, harengs et athérines.

Les espèces pêchées au Néolithique final (étude en cours), comparées à celles que l'on capture de nos jours ou récemment encore dans les écluses, reflètent une pêche côtière effectuée tout au long de l'année. A côté de l'exploitation du littoral, l'absence totale d'éléments attestant une pêche en haute mer est très significative.

En regard du nombre important de restes de mammifères ou de coquillages (Laporte *et al.*, à paraître), les poissons ont plutôt dû jouer un rôle d'appoint. Ils prouvent néanmoins une diversification dans la recherche de ressources alimentaires.

Il faut également prendre en compte un facteur non négligeable : celui de la conservation différentielle, qui rend sans doute plus faible le nombre de poissons réellement consommés.

L'ensemble donne l'image d'une communauté paysanne présente sur l'île tout au long de l'année, et exploitant au mieux les potentialités de son territoire.

### Remerciements

Ce travail n'aurait pu être mené sans l'aide de tous ceux qui, de Bahrein à Oléron, m'ont apporté leur concours, et m'ont fait part de leurs connaissances, de leur mémoire. Je tiens à remercier particulièrement :

W. S. Al Baharna, B. Al Bach, B. Debande, J. J. Glassner, A. I. Ibrahim, G. Jugieau, L. Laporte, P. Lombard, J. Pigeot, les pêcheurs de Karranah ; enfin, H. Genaud et F. Gough, du Service culturel de l'Ambassade de France à Bahrein, et le Ministère des Affaires Etrangères.

Qu'ils trouvent ici toute ma reconnaissance.

### Conclusion

#### Pêche à pied ou à l'aide d'embarcations ?

Les deux sites qui ont inspiré ces réflexions sont contemporains (pour certains niveaux) mais ils sont séparés par des milliers de km, et appartiennent à des civilisations bien différentes.

Ils ont pourtant en commun certains traits : populations de cultivateurs, ils ont étendu leur espace de subsistance sur les zones côtières partiellement découvertes à marée basse. Ces peuples possédaient des bateaux et, dans le cas de Bahrein, étaient capables de naviguer en haute mer ; les textes suméro-babyloniens attestent des relations commerciales lointaines, de la Mésopotamie jusqu'à la vallée de l'Indus.

Mais il semble que la pêche n'ait pas justifié d'expéditions maritimes, difficiles et dangereuses, réservées à des objectifs économiques plus importants.

La recherche de la subsistance et le départ pour des expéditions en haute mer relèvent en effet de deux mondes différents : celui d'agriculteurs-pêcheurs par opposition au monde des marins.

A Ponthezières, du Néolithique à nos jours, cette distinction semble fondamentale pour ces populations de paysans dans leur attitude face à l'océan (Laporte, 1994).

L'observation de ces méthodes de pêche traditionnelles, et surtout des captures qu'elles autorisent, sont riches d'informations pour l'archéologue, et complémentaires de l'indispensable analyse de l'os. Ces travaux seront poursuivis : une enquête est lancée avec le concours des derniers éclusiers (Association pour la sauvegarde des écluses à poissons) : il reste encore 14 écluses en activité, qu'il faut impérativement protéger - et étudier.

A Bahrein comme à Oléron, il faut agir avec rapidité, à l'encontre du temps, car "haddrah" et écluses sont en voie de disparition : pour ces insulaires d'orient et d'occident, acheter le poisson au marché est plus simple et moins fastidieux que la construction, l'entretien, et surtout le maintien, contre vent, marée et promoteurs, de ces pièges à poissons séculaires.

---

## Bibliographie

- AL-ALAWI Z. S., 1989.– *Effect of treated BAPCO Oil refinery effluents on the marine environment in Bahrain*. Thesis submitted for the Degree of Doctor of philosophy, University of Stirling.
- AL -BAHARNA W. S., 1986.– *Fishes of Bahrain*. Ministry of Commerce and Agriculture, Directorate of Fisheries, State of Bahrain. 294 p.
- ANDRE B., 1989.– The written documents (Early Dilmun period to Tylos period). 167-175. In : LOMBARD P., KERVRAN M. (Eds) : *Bahrain National Museum, Archaeological Collections. Volume 1 - A selection of pre-islamic Antiquities from excavations 1954-1975*. Published by Directorate of Museum and Heritage, Ministry of Information, State of Bahrain.
- ARRIEN F., 1984.– *Histoire d'Alexandre. L'anabase d'Alexandre le Grand. L'Inde*. Nouvelle traduction de Pierre Savinel, Éditions de Minuit, Paris.
- BOUCARD J., 1984.– *Les écluses à poissons dans l'île de Ré*. Editions Rupella et Jacques Boucard, La Rochelle. 385 p.
- CIVIL M., 1961.– The home of the fish. The new sumerian literary composition. *Iraq* XXIII, 154-175.
- DEBANDE B., JUGIEAU G., 1992.– *Ecluses à poissons de l'île d'Oléron*. Association pour la sauvegarde des écluses d'Oléron. Saint Georges d'Oléron.
- DESSE G., DESSE J., 1983.– L'identification des vertèbres de poissons ; application au matériel issu de sites archéologiques ou paléontologiques. *Archives des Sciences de Genève*, 36, 2 : 291-296.
- DESSE J., DESSE-BERSET N., 1992.– Age et saison de mort des poissons : applications à l'archéologie. In : *Tissus durs et âge individuel des vertébrés*. Colloque National, Bondy 1991. Ed. de l'ORSTOM-INRA, Paris, p. 341-353.
- DIODORE DE SICILE, 1989.– Bibliothèque historique. Livre III. Texte établi et traduit par Bibiane Bommelaer. Paris, les Belles Lettres.
- GRUET Y., 1992.– Les coquillages marins : objets archéologiques à ne pas négliger. Quelques exemples d'exploitation et d'utilisation dans l'ouest de la France. *Rev. Archéol. Ouest*, 10, 157-161.
- LAPORTE L., 1994.– *Parures et centres de production dans le centre-ouest de la France au Néolithique final*. Thèse de doctorat, Université de Paris I.
- LAPORTE L., DESSE-BERSET N., GRUET Y., TRESSET A. (à paraître).– Un lieu de fabrication de parure au Néolithique final et son économie de subsistance : le site de Ponthezières à Saint-Georges d'Oléron (Charentes Maritimes). XXIe Colloque interrégional, Poitiers, octobre 1994.
- LOMBARD P., KERVRAN M. (Eds), 1989.– *Bahrain National Museum, Archaeological Collections. Volume 1 - A selection of pre-islamic Antiquities from excavations 1954-1975*. Published by Directorate of Museum and Heritage, Ministry of Information, State of Bahrain.
- SALLES J. F., 1984.– Les Monts de Janussan et leur environnement. In : J.-F. SALLES et P. LOMBARD, *La nécropole de Janussan (Bahrain)*. Travaux de la Maison de l'Orient, n° 6, Lyon et Paris, 110-25.
- SALLES J. F., 1988.– La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique. In : J.-F. SALLES, *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Travaux de la Maison de l'Orient, n° 16, Lyon, 75-102.
- SALONEN A., 1970.– *Die Fischerei im alten Mesopotamien nach sumerisch-akkadischen Quellen*. SARJA - SER. B NIDE. 166, Helsinki.
- SANLAVILLE P., 1988.– Des mers au milieu du désert : mer Rouge et Golfe arabo-persique. 9-26. In : J.-F. SALLES, *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Travaux de la Maison de l'Orient, n° 16, Lyon.
- SERJEANT R. B., 1968.– Fisher-Folk and Fish-Traps in Al-Bahrain. *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London*, volume XXXI, 486-514.
- TARDY P., 1964.– Les écluses. *Bull. de l'Ass. des Amis de l'île de Ré*, n° 20, juin 64, 28-40.
- TARDY P., 1981.– Le rôle des écluses dans l'évolution du rivage. *Bull. de l'Ass. des Amis de l'île de Ré*, n° 69, oct. 81, 25-37.

---

## Filmographie

- DESSE-BERSET N., 1994.– *Haddrah et gargour : pêche traditionnelle à Bahrein*. Film vidéo HI 8 mm ; durée : 17 minutes. Co-production CNRS Audio-visuel et CRA-CNRS.
-

## Discussion

**M.C. Bataille-Benguigui.**— Les femmes, tant à Bahrein qu'à Oléron, capturent-elles les poissons dans les écluses ou pêcheries fixes, ou cet espace leur est-il interdit ?

**N. Desse-Berset.**— A Bahrein, les femmes peuvent être propriétaires des haddrah, mais on ne les voit pas effectuer pêche ou travaux en mer. Quant à Oléron, l'espace de l'écluse n'est pas interdit aux femmes. Cependant, lors de la construction, le partage se fait toujours entre hommes et lors des successions, les femmes n'exploitent leur part que si elles sont veuves ou jeunes filles et dans la misère (Boucard, 1984, 211). Elles peuvent donc être propriétaires de parts d'écluses, et théoriquement les exploiter elles-mêmes ; elles récoltent les huîtres et autres coquillages, ainsi que le varech (appelé "sart") utilisé comme engrais pour enrichir les terres sablonneuses de l'île, ainsi que le montrent des cartes postales du début du siècle. Dans la pratique, c'est cependant habituellement le rôle des hommes d'exploiter (de jour, mais aussi de nuit, pour les meilleures pêches), entretenir et construire les écluses, en raison de la dureté de la tâche.

**M. Sternberg.**— Sur les fouilles d'Oléron, comment les restes osseux ont-ils été prélevés ? Y a-t-il eu tamisage et à quelle maille ?

**N. Desse-Berset.**— A Ponthezières, la couche archéologique a été fouillée intégralement sur 450 m<sup>2</sup>, et le tamisage du quart des terres a été effectué à l'eau à la maille de 2 mm ; toutes les structures en creux ont été échantillonnées au moins à 50% de leur volume. On peut donc constater le faible nombre de restes de poissons et l'absence de très petits spécimens.

**A. Bridault.**— Parmi les cas de figure que vous avez rencontrés au cours de votre recherche, existe-t-il des éleveurs-pêcheurs ?

**N. Desse-Berset.**— A Oléron comme à Bahrein, dès les niveaux les plus anciens, les animaux domestiques sont prépondérants, et l'élevage existait. Mais je ne saurais dire si les mêmes personnes étaient à la fois éleveurs et pêcheurs. Pour les niveaux subcontemporains, les pêcheurs me semblent plus des cultivateurs que des éleveurs.

**A. Ducros.**— Dans les écosystèmes voisins de ceux que vous étudiez, on pratique le ramassage du corail blanc, qui alimente les fours à chaux, chaux utilisée en construction ou pour l'amendement des sols. Cette pratique existe-t-elle et est-elle suivie par les agriculteurs-pêcheurs eux-mêmes ?

**N. Desse-Berset.**— Je n'ai rien observé de semblable à Bahrein. Il y a des fours à chaux, mais on les alimente avec la pierre de diverses carrières, et les coraux ne sont pas exploités.

**B. Lizet.**— 1) Pourriez-vous nous donner des précisions sur les noms attribués aux pièges ?

2) Vous avez suggéré dans le bilan comparatif des deux exemples une situation écologique très dissemblable (quasi-destruction à Bahrein et bon état à Oléron). Il faut sans doute nuancer !

3) Qui sont les auteurs des panneaux invitant à la protection de l'environnement, et y a-t-il un mouvement organisé de protection ?

**N. Desse-Berset.**— 1) A Oléron, l'origine des noms peut être celui de leur créateur ou de leur propriétaire (le Giraud, la Benoît, la

Gaillarde); le nom du lieu le plus proche (la Grande Vallée, le Port, Saint-Sauveur) ; de la nature environnante (la Petite Vanne, la Grande Pierre, la Roche nue) ; un qualificatif (la Courgeuse, la Malmenée, la Foirouse, la Jalousie, l'Hirondelle). Parfois les mots, déformés, n'ont plus d'explication. (cf. Boucard, 1984).

A Bahrein, chaque piège a un nom, dont je n'ai malheureusement pas pu obtenir de traduction.

2) La situation écologique est au contraire tristement comparable. La situation des écluses d'Oléron est loin d'être bonne : très peu d'écluses sont encore entretenues, et elles ne sont plus "rentables". Elles sont de fait maintenues par la volonté de quelques 80 propriétaires de parts d'écluses, qui tentent de les conserver comme des documents historiques.

A Bahrein, le déclin des pièges à poissons est plus récent : il a commencé il y a 25 ans ; les conséquences, sur la pêche, de la pollution et surtout de la construction de ces "reclamations" (terme anglais utilisé à Bahrein pour désigner les terres gagnées sur la mer) se sont accélérées ces dernières années. Seuls les villageois les plus pauvres continuent à entretenir et exploiter leur haddrah.

3) La défense de l'environnement ne semble pas encore organisée dans les états du Golfe, et j'ai été surprise par ce panneau rédigé en arabe et en anglais ("No ... for destruction of Marine environment"), placé au bord de la route dans l'Emirat de Ras al Khaimah. Je n'ai rien vu de semblable à Bahrein.

A Oléron, en revanche, une association de défense des écluses a été créée par les derniers propriétaires : l'Association pour la sauvegarde des écluses d'Oléron (Saint Georges d'Oléron). Elle tente d'obtenir des soutiens financiers de l'Etat pour restaurer les dernières écluses, et éviter leur disparition.

**M. Roué.**— A propos des écluses d'Oléron, comment l'entretien et la réparation de ces structures imposantes s'organise-t-elle ? Quels groupes de personnes, quelle organisation sociale et technique régissaient ce travail qui demande très probablement une coopération ?

**N. Desse-Berset.**— A Oléron, les propriétaires de parts d'écluses ont l'obligation d'entretenir et de réparer leur écluse au jour le jour, car leur dégradation est très rapide dès lors qu'une brèche se fait. Les gros travaux se font collectivement, avec tous les propriétaires de parts. Vous trouverez dans la thèse de J. Boucard (1984) la description de cette organisation.

On peut la résumer ainsi : au XXe siècle, avant de construire une écluse, on constitue une équipe, choisie d'avantage dans le voisinage que dans la famille. Elle est constituée exclusivement d'hommes. L'un d'eux accepte d'être le chef de la communauté, c'est lui qui dirigera les travaux. L'équipe est immuable. Celle qui a participé à la construction deviendra l'équipe de pêche et ne s'agrandira jamais. Les parts se transmettront entre vifs ou après un décès, mais leur nombre n'augmentera pas. Cette situation semble être la même depuis le XVIIe siècle.

**A. H. Alshiyab.**— En ce qui concerne les poissons mangeables chez les chiïtes et les sunnites : dans le Qura'n (bible islamique) le texte est très clair : on peut manger toutes les sortes d'animaux de la mer.

**N. Desse-Berset.**— Dans le Golfe, et en particulier à Bahrein, certains animaux marins sont considérés par les Musulmans Chiïtes comme impropres, et ne sont pas consommés. Il s'agit des crabes, des langoustes et cigales de mer, des seiches, poulpes et calamars, des requins, des raies, des poissons-chats, des poissons plats (soles), et de tous les coquillages.